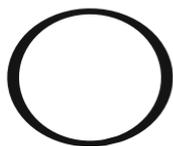


GÉRAUD DE MURAT

Le Baron Sampain  
OU  
« Les Mondanités »



EDILIVRE

ROMAN

EXTRAIT

*Œuvre de fiction*

*Toute ressemblance avec des événements ou des  
personnes existants ou ayant existé serait fortuite*

*Tous droits réservés*

*Copyright Géraud de MURAT*

Du même auteur :

- POÈMES INÉDITS DE CHANSONS
- NOUVELLES BRÈVES

**Série Policière « Al Stabritt, Détective Privé » :**

- LE RIRE DE LA PEUR
- LA MAIN DU DIABLE
- VIOLENCES FEUTRÉES
- INCENDIE AU GRANT HÔTEL

**Romans :**

- GORGONIE (ou LA MAISON À BÉQUILLES)
- LE BARON SAMPAIN (ou LES MONDANITÉS)
- POUSSE D'IVRAIE (ou UNE LEÇON DE VIE)
- DERNIER DE LIGNÉE (ou NOBLESSE OBLIGE)



Le Baron Sampain !...

Il aura suffi que j'aperçoive ce matin une ombre humaine rappelant son exceptionnelle silhouette pour que je sois tout à coup possédé par un irrésistible désir de le raconter.

Un roman !...

Le Baron Sampain promenait, dans cette dernière partie du vingtième siècle, une tête d'archiduc. Avec un visage duquel on aurait effacé l'expression martiale picturalement requise pour la remplacer par celle d'un attachant romantisme accusé par de grands yeux bleus toujours étonnés.

Il était de taille élevée et plus maigre que mince. Ses mouvements, surprenants de lenteur, révélèrent sa fatigue à ceux qui le voyaient et soulignèrent sa paresse pour ceux qui le connaissaient. Sa distinction, nullement affectée et cependant extrême, pouvait être écrasante pour certains de ceux qui l'approchaient.

Pourtant, lorsque Véra avait fait les présentations,

nous n'avions tous deux attaché aucune importance à la formalité. Notre commune habitude des mondanités nous faisant tout accepter avec une politesse que nous voulions exquise, ne nous permettait plus depuis longtemps de nous extasier ou encore de manifester un intérêt trop spontané qui n'eut pas été de mise.

Et nous nous serions sans aucun doute mutuellement oubliés si, la semaine suivante, le hasard des invitations ne nous avait remis en présence :

– Oh, Monsieur Debolde !...

– Bonjour, Baron...

Normalement interprété, l'échange de ces phrases n'était destiné qu'à laisser supposer à d'autres de vieilles relations affectueuses ou simplement amicales alors qu'il s'agissait de mots assez conventionnels servant, la plupart du temps, à masquer la gêne de n'avoir rien à se dire de plus positif. Dans mon habituel souci de ne pas désobliger, j'enchaînai :

– Assisterez-vous, Vendredi, à la Réception de la Comtesse de Fried ?

– Ah ! Véra ne m'a pas encore invité...

Puis, s'apercevant que j'allais peut-être regretter d'avoir commis une gaffe monumentale, il ajoutait, aimable :

– Rassurez-vous, je suis de toutes les fêtes. Mais, voilà, je ne dispose pas du téléphone et il faut s'inscrire sur mon carnet longtemps à l'avance ou

bien m'adresser un carton... un pneumatique... !

Ne faites pas attention, mon cher... je me gausse souvent de moi-même... Je suis un peu fou... ne le saviez-vous ?...

Il avait une façon tout à fait particulière de prononcer « mon cher ».

Cela partait sur un ton presque claironnant et était immédiatement suivi par des mots devenus soudain inaudibles pour toute autre personne que celle à laquelle il les adressait. À la manière d'un talentueux conspirateur de salon, il me demanda, complice :

– Connaissez-vous Vera depuis longtemps ?

– J'ai eu l'honneur de lui être présenté le mois dernier, par notre ami commun Torchère.

– Celui des Publicités lumineuses ? Grosse fortune ! Et intelligent.

Il a su emprunter la voie que lui suggérait un nom prédestiné.

Quant à la Comtesse, ne vous leurrez pas. Vera Fried, que je pratique depuis vingt ans, n'est devenue Comtesse... qu'en habitant Avenue Foch.

Après avoir laissé à Riga, en Lettonie vous savez ? où elle est née, les cendres d'un mari aussi riche qu'il avait été peu encombrant...

Je n'avais pas été satisfait par ces paroles acides tellement incompatibles avec la classe que je me serais volontiers plu à lui reconnaître. J'étais choqué, choqué

et déçu. Certes, il n'y avait pas à dramatiser ; mon expérience me permettait d'admettre une nouvelle déception et cela n'avait pas grande importance dans le milieu futile dont j'avais fait le but de mes sorties.

Et j'aurais facilement déposé le Baron et son acrimonie dans ma boîte à oublis lorsque nous nous retrouvâmes, précisément Avenue Foch. Après avoir, en parfait ami, présenté ses devoirs à la Comtesse, il s'emparait de mon attention :

- J'ai dû vous heurter, l'autre soir. Peut-être, d'ailleurs, m'aurez-vous jugé comme je le méritais ? Je vous en prie, ne voyez là, paradoxalement, qu'une manifestation de sympathie. Car vous êtes sympathique. J'ai éprouvé le besoin de vous dire cela pour vous aider, en quelque sorte, à cultiver votre cynisme. Vous êtes encore très jeune, très tendre, facile à duper. Je présume que vous venez chercher, dans toutes ces réceptions, la possibilité de quelques aventures originales et assez peu compliquées... Peut-être avec, pourquoi pas, l'arrière-pensée d'y découvrir l'oiseau rare... ?

- ... !

- ... Je ne prétendrai pas que, si votre premier désir était comblé au-delà même de vos espérances, le second soit impossible. Non.

Mais je jugerai le cas si exceptionnel que ma satisfaction serait entière si je pouvais contribuer à vous prémunir, à faire en sorte que vous puissiez lutter à armes égales.

- ... ?

- ... Prenez en bonne part la confiance que je vais vous faire : moi aussi, je possédais un nom prédestiné ! Sampain ! Cela s'est justifié durant toute ma jeunesse. Ajoutez-y que j'ai toujours été infiniment paresseux !... Un jour, la chance s'est égarée vers moi. Oui, je sais qu'elle n'atteint généralement pas ceux qui le mériteraient le plus...

Bref !... Je suis sorti de la dernière Guerre nanti de la Légion d'Honneur et c'était relativement normal parce que, en ce temps-là, mon lymphatisme congénital avait fait place à un courage d'autant plus aveugle qu'il était puisé dans une peur incoercible !

Donc, ce Ruban consacrait ma vaillance... et devait bientôt devenir la cause principale de la pérennité de ma paresse ! Vous vous demandez comment ?

C'est très simple : cette paresse m'avait amené à lire, à lire beaucoup, à lire n'importe quoi. Jusqu'à prendre connaissance d'une Loi permettant à un titulaire de la Légion d'Honneur de revendiquer le titre de Baron s'il avait eu un ascendant direct ayant participé à la conquête de l'Algérie...

Je vois que vous venez de comprendre ? Eh bien oui ! C'était le cas pour moi et, le plus légalement qui soit, je suis un authentique Baron titré par la République !

- Votre histoire est savoureuse !

- N'est-ce pas ?

- ... et menace de devenir légendaire car, les

événements modifiant les Lois, cette possibilité a dû disparaître...

– Je suis heureux de vous voir apprécier... Je conclus : dès l'instant, j'ai résolu l'équilibre de mon budget et je suis devenu l'écornifleur que tout le monde s'arrache tout en choisissant mes avantages...

Mais ce que je vous ai conté avait surtout pour but de démontrer la vanité de ce qui nous entoure. Voyez-vous, si vous désirez en faire l'expérience, je n'aurais qu'à traîner un peu sur la première syllabe de votre nom pour en faire une particule... Vous ne sauriez croire combien ce détail pourrait vous valoir de considérations supplémentaires !

– Je vous en prie, n'en faites rien...

Étrange personnage ! Il ne me venait pas à l'esprit de nier qu'il fût paresseux ; il l'affirmait avec une telle désinvolture que je pouvais lui faire confiance ! Cependant, je me refusais à le taxer de fainéantise dans le domaine de la psychologie. Non seulement il m'avait exactement situé au niveau de mes ambitions mais encore s'efforçait-il à me prémunir contre ce dont il avait sans doute toujours su se garder.

Cynisme ? Oui, le mot était juste. J'en connaissais le sens, mais je découvrais la signification qu'il lui donnait ; il s'en était forgé une cuirasse et souhaitait que je fisse de même. Ne me fallait-il pas voir dans sa tentative la flatteuse distinction d'un altruisme très particulier ?

Très vite, j'eus à constater qu'il intriguait les êtres plus qu'il n'en était apprécié. Certaines de nos relations communes, dans ce cas parfois si bien nommées, s'étaient un peu formalisées de ces apartés desquels j'attendais sans vergogne d'être instruit, par plus savant que moi, de ce qu'il m'était utile d'apprendre. D'ailleurs, dès qu'elles parvenaient à m'accaparer, ces bonnes âmes ne manquaient jamais de me mettre obligeamment en garde contre ce qu'il me serait ainsi possible d'entendre.

Impressionnant de calme, de détachement, il semblait vivre et avancer dans les nuages. Ne questionnant jamais, il se bornait à formuler des réponses très aimables qu'il prononçait sur un ton égal, rêveusement distant, invitant chacun à se croire l'objet d'une attention toute personnelle agrémentée d'une parfaite considération.

Était-ce donc la pratique du Savoir ou l'Art de la Divination qui faisait que rien ne lui échappait ? Peut-être les deux ! Je ne pouvais en effet penser qu'il eût noté l'emprisonnement de plusieurs minutes que m'avait infligé la grosse Madame Schering... et pourtant, lorsque nous partîmes ensemble, dans la nuit :

– Je gage que je connais le sujet dont vous a entretenu Schering ?

L'omission volontaire du simple mot « Madame » ne laissait planer aucun doute sur son opinion...

- ... Elle a commencé par vous adresser quelques beaux compliments... puis, elle vous a invité à une Chasse en Sologne, n'est-ce pas ?

- Mais oui !

- ... Et elle a attiré votre attention sur le possible danger d'une certaine fréquentation... la mienne... en faisant allusion, notamment, à un Procès en reconnaissance de paternité ?

- C'est bien cela. Comment diable pouvez-vous savoir...

- ... Habitude, mon cher, habitude ! Depuis dix ans, elle utilise le même préambule lorsqu'elle parle de moi.

- Effectivement, elle était lancée. Mais j'ai pu m'évader.

- Avec la complicité de son gigolo qui a tout fait pour éviter un plus long entretien. Dame ! On ne sait jamais... vous êtes beau garçon !!

- Oh !!! Vous n'y pensez pas ?

- Moi, non. Elle, peut-être ! Préparez-vous : ce n'est que partie remise, vous en apprendrez davantage. Du vrai et du faux. Jusqu'à en déduire que je traîne sur les lieux de mes crimes ! Cette Schering !!!

... Avec son éternel fume-cigarettes vissé entre les lèvres... son étrange face... Elle me ramène en force au temps de ma jeunesse, lorsque, en compagnie de quelques camarades assez sadiques, nous capturions un crapaud pour le faire fumer... Avez-vous déjà vu cela ?

Ses définitions, indiscutables parce que

parfaitement justes, étaient particulièrement cruelles et cependant acceptables en raison de leur côté cocasse. Peu à peu, je m'habituais à sa personnalité redoutable et j'étais déjà certain qu'il n'avait aucune intention délibérée de faire du mal.

Il me faisait part de ses impressions avec une logique parfois effrayante mais toujours issue de la plus grande vérité et sans jamais marquer la moindre amertume. Au fond, je commençais à me féliciter de la confiance qu'il me témoignait.

Outre qu'elle me mettait en mesure de mieux juger le milieu dans lequel nous évoluions, elle m'inspirait une ligne de conduite m'évitant de mériter quelque jour que les traits du Baron fussent dirigés contre moi !

Errant de Salon en Garden-Party, de Cocktail en Bridge ou en Dîner, nous n'étions pas encore parvenus à nous considérer vraiment amis et, lorsqu'il utilisait ce qualificatif, c'était à des fins bien précises.

Instruit par un passé tout récent, je savais désormais qu'un « mon cher ami » précédait immédiatement une demande d'emprunt. Oh, il n'avait rien d'un quémand vulgaire... et le mot emprunt n'était qu'une formule...

En fait, son élégante manière de traiter la question m'obligeait à lui donner satisfaction sur l'heure et il avait la suprême discrétion de n'y plus jamais faire

allusion. Ne m'avait-il pas dit, un jour, qu'il choisissait ses avantages ?

Je me devais donc d'être flatté et, s'il m'arriva une fois d'exciper de mon impétuosité passagère, je compris rapidement que mieux valait accepter l'obligation de cette dîme que de recevoir à nouveau, en plein visage, un « mon pauvre ami » dont la commisération répétée eut porté atteinte à ma dignité...

La veuve du Banquier Daunis, que le Baron nommait Vésuve par pertinente allusion à son tempérament, échangeait de gais propos avec Madame Schering. Mes reptations à travers l'immense salon, comme à l'habitude surpeuplé, de Madame Martelard, m'amenaient infailliblement à leur présenter mes hommages bien que, expertes en stratégie, elles se fussent placées au loin afin de mieux épier l'ensemble.

– Cher Monsieur, qu'avez-vous donc fait du Baron Sampain ?

– Eh bien, Mesdames, voici quelques jours que je ne l'ai point aperçu.

– Étonnant, étonnant... Il n'était pas chez les Duesberg, avant-hier.

– Moi non plus.

– Nous l'avions remarqué. Au fait, il est peut-être souffrant...

Irez-vous le visiter ?

– Je ne connais pas son adresse...

– Pas possible ! Il demeure au Faubourg, voyons ! Dans l'immeuble de Franzestein, l'antiquaire... mais

c'est au sixième... une chambre de bonne.

Le long fume-cigarettes de Madame Schering, partie intégrante de sa bouche mauvaise, l'avait contrainte à assibiler en accompagnant ses paroles d'un mouvement désordonné. Mais il n'avait pu empêcher que le crapaud crachât son venin.

Passablement écoeuré, j'appréciai la vague salvatrice me poussant à quelque distance. J'étais outré par la malignité de ces femmes qui auraient eu beaucoup mieux à faire en se préoccupant de leur propre réputation.

Le dernier amant de l'une ne venait-il pas d'être, au sens littéral du mot, acheté par l'autre ? Apparemment, cela ne changeait rien à leurs relations et ne comptait pas plus pour elles que pour ceux qui les fréquentaient !

Singulier monde, en vérité ! Déambulant à travers les écueils en quête d'un itinéraire moins abrupt, je ne découvrais au passage que le plus triste des spectacles : celui d'une forme qui, affalée dans un fauteuil et serrée dans une robe ne pouvant plus la contenir, montrait sans gêne d'énormes cuisses animales...

Pourquoi fallait-il que certaines personnes se crussent obligées d'exposer avec insistance ce que tout le monde refuse ? J'en étais là de mes divagations lorsque Vésuve me rejoignit, sourire aux lèvres et poitrine en offrande :

– Elle est dure, n'est-ce pas ?

– Un peu, en effet...

Vésuve ne vivait que pour l'amour. L'amour physique. Un peu voyante mais incontestablement appétissante, elle n'était pas faite pour tenir un homme à distance et ne donnait nullement l'impression d'y prétendre. Depuis que Madame Schering s'était emparée de son partenaire, elle me faisait l'honneur d'un intérêt plus marqué :

– C'est à l'argent qu'elle doit la satisfaction de ses caprices et c'est heureux pour elle... Ne m'en plaignez pas, cela me libère, qu'en pensez-vous?... À moins que... comme on vous voit toujours en compagnie du Baron... !

– À moins que ?...

– On jase, cher ami, on jase... Vraiment, n'y aurait-il que vous pour ignorer son homosexualité notoire ?

– Que m'apprenez-vous là ?

– Eh bien, vous alors ! C'est connu, archi connu...

Ne vous en a-t-on rien dit ? Ne l'avez-vous jamais rencontré, se promenant avec un Noir ?

– Jamais.

– Alors, vous êtes bien le seul ! Et il ne manque pas d'humour, croyez-le bien... il recrute dans un établissement qui se nomme « La Source Blanche »... !

Décidément, c'était beaucoup pour une seule soirée. Oui, il l'avait bien dit, du vrai et du faux... Il m'était évidemment impossible d'admettre que ma perspicacité éprouvée eut été prise en défaut au point